

La tristesse du Printemps

C'était au mois d'avril, la terre toute
humide,

Et des taches de neiges éparses dans les
champs,
Disaient aux écoliers le retour du printemps;
L'aquilon gémissait, le ciel était livide;

Une lueur blafarde au coin du firmament
Trahissait du soleil la lointaine cachette...
Sur un chêne aux bras nus, cherchant une
retraite,
Un moineau tout transi se percha frisson-
nant.

La pluie intense et froide emplissait l'at-
mosphère.

Quelle tristesse, ô Dieu, pour un jour de
printemps!
Et l'oiseau pépiait, bercé par les antans,
L'eau mouillait son duvet, et les pleurs sa
paupière.

Tous dormaient au dortoir; c'était de grand
matin.

Eveillé par hasard, penché sur ma fenêtre,
Dolent, je regardais le pauvre petit être
Qui semblait, à ses cris, avoir un grand cha-
grin.

"Mais qu'as-tu donc? lui dis-je, en ouvrant
ma croisée,
"Dis-moi sans crainte, ami, ce qui fait ton
tourment,
"Que je puisse t'offrir quelque soulagement.
"—Si tu savais, dit-il... oh!... ma vie est
brisée!..."

"J'étais heureux jadis à l'ombre du foyer
"Dont tu peux voir ici les déplorables
restes...

"C'était de ce bonheur dont les cœurs plus
modestes
"Savent jouir toujours et ne point s'en-
nuver...

"Ma compagne, infidèle hélas! en qui ma
flamme

"Trouvait ce que l'amour a connu de plus
doux,

"Est restée insensible aux pleurs de son
époux;

"Elle vient de s'enfuir en me ravissant
l'âme!..."

Aussitôt sous le vent, qui sifflait dans la
cour

Le malheureux, ayant perdu toute espérance,
S'abattit, foudroyé par l'excès de souffrance,
Et vint tomber sur l'herbe...

Il était mort... d'amour.

GAETAN VALOIS.

Joliette, avril, 1906.

Les Femmes et le Poker

Ne pensez-vous pas, comme moi, mesdames, qu'à notre époque, nos âmes, ignorantes de la joie de combattre, savourent trop béatement la piètre satisfaction de s'avouer vainques, et que le souci de notre tranquillité semble primer chez la plupart celui de faire respecter nos idées.

Dans cette question de l'abus du jeu de cartes, un grand nombre de femmes critiquent et blâment en petit comité, ce qui ne les empêche pas d'accepter toutes les invitations aux "Bluff's" et de suivre, à la queue leu leu, en nous assurant, pour l'acquiescement de leur conscience, "qu'il faut bien faire comme tout le monde!"

Et parmi les plus sérieuses, combien ont songé aux moyens pratiques d'enrayer le mal? Si vous le permettez, nous prendrons les choses au point de départ.

Je lisais, il y a quelques semaines, un article de journal qui m'a paru plutôt une jolie protestation qu'un bon plaidoyer. On y disait une énormité que je soumetts à votre jugement: c'est que les femmes se sont mises à jouer pour garder chez elles et avec elles leurs maris qui jouent au club.

Le moyen a-t-il réussi? Je serais curieuse de connaître une seule conversation opérée par ce singulier apostolat!

Non, ces femmes ont simplement multiplié pour leur mari l'occasion de se livrer à leur passion; elles l'ont en quelque sorte réhabilitée à ses propres yeux et il n'acceptera plus les remontrances d'une femme qui joue comme lui.

Et, vraiment, il ne pouvait en être autrement.

Depuis quand guérit-on un pécheur en l'imitant? Et, peut-on prétendre sérieusement faire disparaître une passion en la favorisant.

Toutes ces mauvaises raisons ne sont que des prétextes, et la vérité, c'est que les femmes qui jouent le

font pour leur plaisir seulement, sans aucune arrière pensée de dévouement, et pour oser dire de pareilles absurdités, il faut être, non pas des personnes sensées, mais des enfants entêtées et déraisonnables.

Savez-vous que j'en connais qui encouragent leur mari à sortir le soir afin d'être plus libres elles-mêmes? Et cela arrive plus souvent que vous ne le pensez.

Je ne nie pas, d'ailleurs, que ces monstres d'hommes n'ont pas souvent besoin d'invitation pour chercher au dehors des distractions plus ou moins légitimes. Je les blâme, mais avant de prononcer leur condamnation, j'aimerais à faire une enquête sur la vie de famille que leur font celles qui doivent être les "Gardiennes de leur foyer!"

O le pauvre foyer! comme il est souvent froid et déserté par la femme mondaine qui rentre chez elle entre deux courses pour changer de toilette, qui revient d'un thé pour se rendre à un dîner et de là aux fameuses soirées de cartes!

Songe-t-elle, la malheureuse, que durant cette course au plaisir, les enfants relégués dans un étage où elle pénètre rarement, font tout ce qu'ils veulent, causent avec n'importe qui, font recueil à leur aise de conversations quelquefois vicieuses, presque toujours légères.

Et un jour, elle s'étonnera de trouver dans son fils des germes de défauts et de vices qui l'épouvantent! Ne lui a-t-on pas appris qu'une mère se doit à ses enfants et qu'elle ne peut donner au monde que le peu de temps qu'ils ne lui réclament pas? C'est quand ils sont petits qu'il faut les former. Si l'on n'y aide, si l'on n'y veille, ils se forment seuls, et de quelle pitoyable façon!

Les négligences des mères, en se généralisant, prennent les proportions d'un malheur public, car l'enfant qui n'a pas eu une bonne mère pour éducatrice première, est incapable, à moins d'un miracle, de devenir un "homme". Et il nous faut des "hommes" pour que le Canada grandisse et s'élève, aussi bien moralement que matériellement.